

Ce matin d'automne il faisait frais, mais pas comme les autres jours. La brume enrobait les cimes jaunies des peupliers et quelques faibles rayons de soleil qui filtraient vinrent le tirer d'un sommeil profond.

C'était le matin de ses dix-sept ans. L'atmosphère de la pièce était lourde des fumées de la veille. L'odeur âcre qui planait finit par le réveiller. Il se leva péniblement, se dirigea vers la fenêtre, tira le loquet, happa une grande bouffée d'air et s'étira. Il fallait mettre de l'ordre dans ce fatras de livres et de restes de nourriture à l'odeur nauséabonde. La vaste chambre était séparée sur quelques mètres par une large tenture aux couleurs naturelles, maintenue au plafond par une série d'anneaux dorés vissés sur une vieille poutre. Dans un recoin, à droite du lit, on pouvait apercevoir un bureau sur lequel se trouvaient les carnets de notes auxquels il tenait comme à la prunelle de ses yeux. Sur la gauche, dans un renforcement du mur, à côté du canapé, un ancien placard mural faisait office de bibliothèque. Derrière ses vitres poussiéreuses et déformantes, de vieux manuscrits, quelques bibelots égyptiens et un précieux ouvrage attendaient patiemment. Au-delà du grand rideau, un espace s'ouvrait : curieux enchevêtrement d'objets, certains suspendus, d'autres nichés dans un coin ou juchés sur une étagère donnaient l'aspect d'une réserve de musée, résultat d'une soirée « alambiquée » avec quelques amis en besoin d'irrationnel.

Ils étaient quelques-uns à venir le voir, la nuit tombée, pour discuter, mais plus encore pour ce quelque chose de mystérieux, d'envoûtant, qui émanait de sa présence. Le groupe d'amis s'était fixé un soir par semaine, et lorsqu'ils montaient à la ferme, pizzas et litrons dans le sac – car leur ami était peu argenté –, ils n'avaient aucun doute sur la soirée peu ordinaire, sinon surprenante, qu'ils passeraient.

À la manière des conteurs d'autrefois, Alexandre avait cette capacité particulière à réveiller le merveilleux enfoui dans l'esprit des hommes. Aussi les plongeait-il, sans peine, dans l'atmosphère fantastique de l'imaginaire, et cela pouvait durer toute la nuit, surtout les nuits où le ciel était clair et parsemé d'étoiles, comme ce fut le cas hier soir. Plongés dans l'obscurité et le silence de la nuit, il leur entrouvrait les portes de la perception, leur faisant toucher du doigt les mystères de la nature. Quelquefois, il se plaisait à leur « remuer les tripes » avec de curieuses démonstrations psychiques, ou captait leur attention en décrivant, avec force narrative, les pouvoirs extraordinaires d'un improbable alchimiste assouvissant ses désirs les plus obscurs. Pour ajouter à l'atmosphère surréaliste, il enchaînait sur les mœurs sanguinaires des Celtes sacrifiant des vestales au gouffre de Tourne, lieu sombre et inquiétant par lequel, au petit matin, ses amis devaient passer pour rentrer.

Mais ce soir-là, il eut envie de leur narrer sa découverte du Bois des druides, à l'âge de quatorze ans où, près d'un chêne centenaire, il connut son ami Léo, le berger. Il les fit asseoir sur un épais tapis autour de la table basse, mais avant tout, ils devaient, comme pour un rite de passage, boire de sa « fameuse » tisane du Laoul, liqueur du diable ; mélange de genièvre, de thym et autres ingrédients secrets cueillis dans la garrigue et macérés dans l'eau-de-vie. Il leur montra l'exemple en buvant son verre cul sec, puis alluma une bougie et deux tiges d'encens. L'ambiance installée, après quelques minutes de

silence, Alexandre débuta son récit par sa rencontre avec le vieil homme.

Il se souvint du vieux Léo...

C'étaient les vendanges. Fatigué de couper du raisin, il avait repéré un grand arbre qui trônait, là-haut, au-dessus de la vigne des Nouzaret, juste après les quelques pins qui dépassent les chênes verts. Il devait sûrement y avoir sur cette petite colline touffue une belle ombre et un peu de fraîcheur. Au bout de la vigne, un chemin serpentait, bordé de hautes bruyères et de cistes velouteux. Il l'emprunta sous la chaleur torride, le regard absorbé par les pierres qui jonchaient le sol. On pouvait entendre le craquement sec des haricots de genêts et des pommes de pin qui libèrent leurs graines sous l'étreinte cuisante du soleil.

Après quelques minutes de grimpette, il arriva au pied de l'arbre, mais étonné, vit un vieil homme en train de lire, assis sur l'une de ses énormes racines. Celui-ci aussitôt leva la tête et, fixant du regard le jeune homme comme s'il l'auscultait, lui fit signe d'approcher.

« Tiens !? Viens plus près, petit. C'est quoi ton nom ?

– Alexandre, et vous ?

– Appelle-moi donc Léo ! Tu sais ce que c'est, ça ? fit-il en pointant le doigt au-dessus de sa tête, vers le haut.

– Bien sûr, c'est un chêne !

– Oui, petit, mais pas n'importe quel chêne ! C'est le chêne blanc des druides ; et figure-toi que cet arbre-là a plus de mille ans et fut planté par un barde nommé Mercurius. Tu vois ces racines qui dépassent de la terre, c'est le passé qui remonte à la surface ! Et ces branches... ramifiées et tortueuses, c'est un peu comme ton cerveau avec ses étonnantes circonvolutions. Et ces feuilles, c'est l'extension de la vie intérieure de l'arbre, tu comprends ? Tiens, celle-là, qu'est-ce que tu vois dessus ?

– On dirait une petite boule.

– Oui, ça s'appelle une galle. Une excroissance due à une bestiole, *galla* en latin. Sais-tu qu'avec deux mots de la même famille, comme *gallia*, *gallus*, cela nous renvoie à "galle", "Gaule", "coq". Le coq, petit, c'était l'emblème des Gaulois et l'attribut de Mercure, t'as compris ?

– Non ! La tribu de qui ? Qui c'est, ceux-là ?

– Eh bien, y a du boulot ! »

Le vieux fouilla dans sa poche et en sortit un objet luisant.

« Regarde cette pièce gallo-romaine ! Tu vois le coq et Mercure ? Je blague pas ! Alors, si tu as l'occasion de voyager dans le centre de la France, pousse un peu plus loin ton baluchon et approche-toi de la cathédrale de Chartres. Tu pourras voir sur ce grand monument des feuilles de chênes et d'autres symboles sculptés par les maîtres bâtisseurs. Ouvre bien l'œil, petit, car ils les ont dissimulés avec soin.

– Et comment j'irais là-haut ? Ça doit être loin ! »

Un simple berger, avait-il cru, mais qui en savait long sur la vie et ses mystères !

« Ces grosses têtes pensantes, enchaîna soudain Léo, tu sais... ces prétendus scientifiques, pleins de savoir mais sans vraie "Connaissance", y en a pas un capable de comprendre ses arcanes ! Mais toi peut-être, petit ! Tu les as bien vus, ces "bourges" qui grignotent notre terre. Un tas de nigauds... pas foutus de voir ce qu'ils ont devant leur nez, pas capables de faire la différence entre une souche de vigne et un rosier grim pant... ; des gens qui prennent les cigales pour des Cocottes-Minute qu'on pourrait arrêter quand c'est l'heure de manger, sous prétexte que ça fait du bruit ! Laissons donc ces docteurs "ès bêtises" et ces arrivistes dans leur ignorance ! Tu as bien dû en rencontrer, non ?

– Euh...

– De temps à autre, petit, y en a un qui invente quelque chose pour nous faire croire au bonheur, et en plus ça marche pour le troupeau ! Enfin... tout ça, nous, du moment qu'on a une bonne salade de pissenlit, un *picodon* qui sent la mamelle, un kil de rouge et une tranche de pain à l'odeur de cheminée, on est bien ! Sans oublier bien sûr le soleil pour se lever, car pour le moment, petit, on n'est pas au bout du chemin ! Tiens, en te parlant de soleil, tu sais que cet astre fabuleux peut t'apprendre plein de choses sur ton père et toi... »

Et c'était parti pour une leçon de philosophie, d'astrologie ou quelque secret des anciens sur le temps ou la façon de débourrer une mule.

Un jour, Léo sortit de sa poche un pendule et dit à Alexandre :

« Toi, tu dois avoir le fluide ; tiens, essaie-le !

– Je ne sais pas comment on fait.

– Prends le fil entre le pouce et l'index et tu vas voir ! »

Le pendule se mit à osciller. Alexandre en fut tout étonné.

« Je le savais ! Tu vois, tu as le fluide. Là-dessous, oui, sous tes pieds, petit, y a des courants telluriques et des sources !

– C'est pas vrai ?

– Si j'te le dis ! »

Ce fut le début d'une grande amitié entre Léo et moi, et elle dura. Un jour...